

tendu par St. Thomas. Ce n'est pas chose commune que de trouver des interprètes de St. Thomas. Le digne Abbé Verreau qui a fait de St. Thomas l'occupation de ses veilles prolongées, a trouvé dans l'Ange de l'Ecole des préceptes de pédagogie, dont on aurait tort de ne pas profiter.

Voici l'analyse de son entretien :

Monsieur le Ministre,

Mesdames et Messieurs,

Tout ce qui concerne la jeunesse a le privilège d'intéresser. Il suffit, ici surtout, à Montréal, d'annoncer une séance littéraire, académique donnée par les élèves de nos institutions, une distribution de prix, pour que l'élite de la société s'y porte aussitôt avec empressement : on voit dans les efforts et les succès de la génération qui grandit le gage de l'avenir. Par ces témoignages de sympathie et d'intérêt, ceux qui ont l'expérience de la vie, veulent engager ces jeunes élèves à se préparer, de bonne heure, aux lasses de l'avenir. Ces fleurs, ces couronnes, qu'on jette sur leur tête ; ces prix, qu'on décerne plus à la persévérance du travail qu'au succès éphémère d'un talent facile, n'ont pas pour but et ne doivent point avoir pour effet de développer ni l'ambition, ni l'illusion ; ce que nous voulons, c'est habituer à un travail qui, tôt ou tard, sera absolument nécessaire. C'est à cette considération que cette année encore nous aurons pu compter, sur une assistance distinguée, puisque ces jeunes gens méritent d'autant plus les sympathies, qu'à eux sera un jour confiée une partie de la génération future du Canada.

Mais si je vois dans cette enceinte une réunion plus nombreuse et s'il est possible de le dire plus distinguée que d'habitude, je n'ai pas besoin, M. le Ministre, de dire pour qui, ni pourquoi : les faits parlent assez haut. Nous en sommes doublement fiers et heureux, car cette sympathie qui remonte au Ministre de l'Instruction ne pourra manquer de redescendre jusqu'à nous. De plus, nous le sentons tous, chacun dans cette assemblée est heureux de saluer le premier ministre d'un gouvernement qui rappelle les anciens souvenirs, sans briser les liens qui nous attachent au présent, je devrais dire d'un gouvernement qui ne pourra que resserrer le lien du présent. Pour nous, M. le Ministre, nous sommes d'autant plus heureux de vous posséder encore quelques instants au milieu de nous, que depuis dix ans, nous avons été habitué à vous voir couronner chaque année le succès de ces jeunes élèves, et que tout dans cette institution rappelle votre haute initiative.

Messieurs, ne soyez pas surpris, si le programme de cette réunion indique que je dois dire quelques mots. Naturellement un de nos professeurs devait le faire. C'était le tour de M. Casgrain, mais dans les circonstances actuelles j'aurais regardé comme une cruauté d'exiger de lui un discours. Il faut ne pas oublier que dans cette institution, nous sommes liés par les circonstances : il ne dépend pas de nous d'abréger nos études ; ces jeunes gens doivent acquérir une certaine somme de connaissances, attestée par leurs diplômes. Il leur est presque impossible de revenir continuer des classes inopinément interrompues. Il leur faut lutter contre les obstacles ; c'est le premier apprentissage de la vie. Je le sais, on doit toujours être préparé quand on se présente devant vous, Messieurs ; je sais le juste châtiment qui attend ceux qui présument trop d'eux mêmes. Il me sera peut être cependant permis de réclamer le privilège des circonstances atténuantes.

Le but principal d'une Ecole Normale, c'est l'étude de l'art d'enseigner. Chez tous les peuples et à toutes les époques, la pédagogie a occupé les esprits éclairés.

Une chose digne de remarque, c'est que ceux qui ont souvent donné les plus sages conseils sur la manière d'élever la jeunesse, sont les poètes, comme si, dans cette seconde vue qu'ils ont reçue du Ciel, ils comprenaient mieux les choses qui font la grandeur de l'homme. Lisez Homère, Horace même, et tous les poètes connus.

Mais ce n'est pas ici le moment de faire l'histoire de la pédagogie et de repasser en revue ses graves préceptes par lesquels

on apprend aux jeunes gens à devenir sages, comment il est facile d'ouvrir leur intelligence aux commencements toujours arides de la science.

Mais laissant de côté les pédagogues proprement dits et les poètes, j'ai aimé à voir ce qu'a pensé de la pédagogie un homme dont on commence à invoquer l'autorité, quelque temps oubliée, un homme, qui, de l'aveu de tous, est le plus distingué du moyen âge, St. Thomas d'Aquin.

Ce grand philosophe offre un sujet d'autant plus intéressant à ceux qui s'occupent d'enseignement, qu'il a été élève distingué et un des professeurs les plus renommés de son époque. Par quel moyen s'est-il instruit et quel conseil donne-t-il pour élever et instruire la jeunesse ? Je suis forcé de glisser rapidement sur bien des choses et de laisser bien des lacunes.

À l'âge de cinq ans, Thomas fut envoyé à l'école ; à cet âge où les livres paraissent si pesants et les heures de classe si longues, il laissait déjà apercevoir son goût pour l'étude. "Oneque ne l'eussiez vu, dit le chroniqueur de sa vie, avide de cerceaux et de poulinettes comme tant le sont les jeunes gens de son âge ; ains tenait dans ses mains enfantines le livret où son pédagogue (l'imprimerie n'était pas inventée) avait tracé les rudiments de sa leçon. Jamais non plus ne se répandait en discours verbeux et puériles ; ains déjà paraissait méditer à part soi ce qu'il entendait et ce qu'il voulait dire." Thomas fut bientôt capable de suivre les études littéraires sous un des premiers maîtres de Naples ; ses progrès étaient rapides, si brillants ses succès que ses parents se demandaient déjà quelle était l'université de l'Europe qui renfermait un maître assez habile pour développer complètement le génie de leur enfant, mais déjà Thomas par une de ces résolutions énergiques, si communes au moyen âge et qui ne sont pas complètement étrangères à notre siècle, avait pris la résolution de s'enfermer dans un couvent. Ses supérieurs se montrèrent aussi jaloux que sa famille dans le choix qu'ils firent du maître et de l'école où ils envoyèrent Thomas étudier et disputer suivant l'usage de l'époque. Il se rendit donc à Cologne où quelque milliers venus des différentes parties de l'Allemagne, d'Italie, de France et d'Espagne et même d'Angleterre, se pressaient autour de la chaire d'Albert le Grand. Pendant longtemps, il a été de mode de parler très-légèrement de ces institutions du moyen âge qu'on appelait les Universités et de l'enseignement qu'on y donnait. Je me contenterai de vous faire remarquer qu'un professeur qui verrait aujourd'hui autour de sa chaire dix à douze mille jeunes gens de différents pays, avides de s'instruire, exercerait sur la destinée de la société, l'influence la plus grande à laquelle un homme puisse aspirer aujourd'hui. C'est de cette célèbre école de Cologne, au milieu de cette jeunesse, parfois un peu tumultueuse, que Thomas se faisait remarquer par son goût pour l'étude et par suite pour la solitude. L'épithète plus que pittoresque que lui discernaient ses confrères, pouvait être pour quelques-uns, une de ces vengeances juvéniles par lesquelles on cherche à se consoler du succès des autres. Elle était encore pour plusieurs l'expression d'une espèce de sentiment d'indignation, parce qu'un jeune homme si peu brillant eut la prétention d'écouter et de vouloir comprendre les leçons d'un maître aussi profond qu'Albert le Grand. Un jour, cependant, un élève cédant à un mouvement de commisération, voulut bien s'efforcer d'aider l'intelligence trop lente du jeune religieux : "Lors donc, c'est le chroniqueur qui parle, s'approchant de lui : Frère Thomas dites-moi, ne trouvez-vous pas la leçon du maître très-difficile ?

"Oui en vérité frère, elle est difficile.—Eh bien ! je vous l'expliquerai. Ça, écoutez-moi, et si comprendre ne pouvez, je recommencerai. Frère Thomas sort humblement et modestement écoute ce nouveau maître qui se croyait grand docteur. Mais voici qu'au milieu de la leçon le maître perd le fil de ses idées, il s'embarrasse, balbutiant, il s'arrête. Alors, Frère Thomas sort doucement répéta ce que le maître avait dit, et très doctement ajouta beaucoup d'explications de lui-même. De quoi l'autre fut fort ébahi et s'en alla répétant partout que Frère Thomas était, non-seulement un très-dévoit serviteur mais très-habile." Envoyé à l'Université de Paris, il y reçut ses degrés, et malgré son oppo-